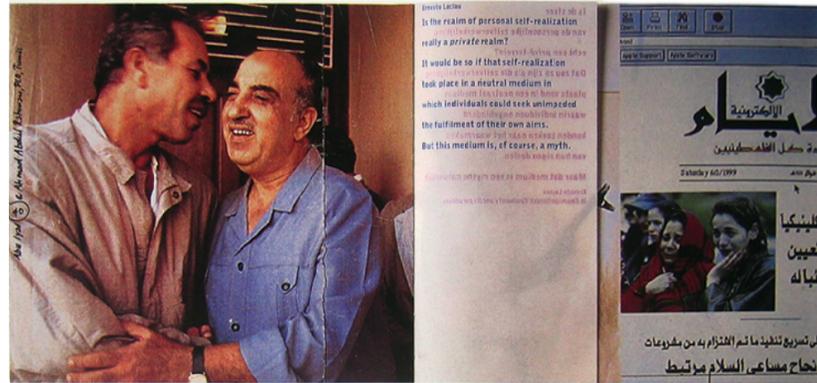
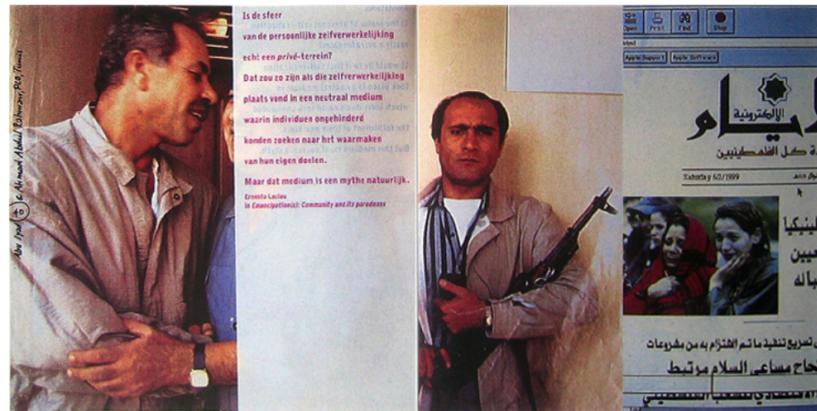


Jan van Toorn

Je ne cherche pas, je trouve *



Une de mes images préférées dans l'œuvre de Jan van Toorn est une double page de son ouvrage de 1999 *'Il faut cultiver notre jardin'*. Sur la page de gauche, une photo de deux hommes, visiblement d'origine moyen-orientale, se tenant les bras et souriant chaleureusement. Le plus grand et plus jeune des deux, penche sa tête vers l'autre comme pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille, voire même l'embrasser sur la joue. La page de gauche présente une capture d'écran venant d'une page web en arabe, avec la photo de trois femmes visiblement agitées. Elles pleurent, se lamentent comme si elles assistaient à des funérailles. Une partie de cette page est cachée par un encart en papier opaque, sur lequel un texte demande si l'espace de la réalisation de soi est vraiment un espace privé. Les caractères sont bleus, et au dos, des caractères rouges avec la traduction néerlandaise brillent en transparence.



Quand on déplie l'encart, apparaît un fragment de photo d'un homme à l'air renfrogné tenant un fusil automatique. Son regard est dirigé vers nous, mais ce n'est pas nous, ou l'objectif, qu'il regarde. Ses yeux regardent derrière nous, et ce qu'ils voient n'est visiblement pas très réjouissant. Ce n'est qu'après avoir plié et déplié l'encart plusieurs fois qu'on réalise que l'homme au fusil à l'air renfrogné est sur la même photo que les deux hommes qui sourient. Tous les trois sont dans la même pièce – mais on dirait qu'ils sont sur deux planètes différentes...

Le montage de cette double page est exemplaire : la photo des trois hommes qui semblent célébrer la victoire (les deux hommes souriant en s'embrassant) et se souvenir des sacrifices que cela a demandé, ou anticiper ceux à venir (l'homme au fusil), contraste parfaitement avec celle des trois femmes pleurant leurs fils, mari, ou frère morts. Ce contraste est encore accru par l'encart, qui accentue les différences frappantes entre les hommes. Mais regardez les mains : celle de gauche attrape le bras de son ami, celle de droite tient son fusil comme elle tiendrait un bébé. Le texte sur l'encart, une citation du philosophe argentin Ernesto Laclau, affirme qu'il n'existe pas de moyen d'expression 'neutre' dans lequel ou par lequel les individus peuvent se réaliser. Tout est médiatisé, semble-t-il dire, même nos pensées les plus intimes. Et qu'y a-t-il de plus intime que l'amitié, que de tuer ou de perdre un proche ? Les photos symbolisent cette intimité, et soulignent l'idée représentée par la citation : que l'intime est politique et donc public. En y réfléchissant, cela est valable dans l'autre sens aussi, évidemment : le public est politique, et donc intime. Nous avons tendance à l'oublier.

Je décris cette double page en détail, parce qu'elle représente pour moi le summum de ce qu'un graphiste peut faire quand il agit en rédacteur. La photo de gauche (par le photographe palestinien Ahmad Abdul Rachman) est un chef-d'oeuvre d'observation, mais il acquiert encore plus d'épaisseur si on l'associe à la page web à gauche. Sa mise en page suggère qu'il s'agit d'une page d'actualités, et bien que la photo ne soit pas esthétiquement remarquable, elle est saisissante. C'est le décor qui la rend efficace à côté de la photo des hommes : ils mènent des guerres, font les gros titres et les veuves. Mais l'intervention la plus importante du graphiste, ici, est l'utilisation de l'encart. La petite feuille opaque rend la grande photo interactive : le lecteur doit agir de manière délibérée pour découvrir à la fois l'unité et le contraste que représente cette image. Tout dans cette double page, jusqu'à la légende écrite à la main, à gauche, est organisé soigneusement pour prouver au spectateur/lecteur que ce qu'ils voient/lisent est manipulé, assemblé par quelqu'un – le graphiste – pour leur faire prendre conscience de ce que le graphiste veut qu'ils voient. Déplier l'encart vous le fait réaliser physiquement.

Tout ceci est signé Jan van Toorn. La double page décrite ci-dessus est un exemple comme un autre de sa vision concise de ce que doit être la mission du graphiste, comme il l'a expliqué dans les années 1970 : "La provenance et le caractère manipulateur d'un message doivent se voir dans sa forme." Prenons l'art, par exemple. Évidemment, on se dit communément que l'art est une haute expression culturelle, et qu'il est d'une valeur sociale inestimable. Mais il n'est bien entendu pas dénué d'intérêts économiques, et les discussions politiques autour de l'art tournent plus autour d'argent que de valeur. Je connais peu de dessins résumant ce débat avec autant d'habileté, voire même d'humour, que l'affiche de Van Toorn pour le musée Van Abbe à Eindhoven en 1971. Les acquisitions du musée l'année précédente sont écrites sur une liste de courses, avec le total de la dépense sous le trait rouge. L'affiche précise efficacement : "nous avons dépensé 273 969 florins de vos impôts pour ces oeuvres. Venez voir si nous avons bien fait." Vus les noms et le montant, on peut considérer 36 ans plus tard qu'il s'agissait d'un bon investissement, mais à l'époque, il était impossible de ne pas comprendre qu'il s'agissait d'une annonce autant politique que culturelle.

